
MORALE.

DE LA COQUETTERIE.

Plus je travaille pour vous, Mesdemoiselles, plus je reconnais combien est pauvre ma sagesse, combien est insuffisante mon instruction. Bien des fois j'ai été tentée de poser la plume afin de la laisser à une main plus exercée que la mienne ; mais, je le confesse, l'égoïsme m'a retenue. Mes relations avec vous sont si charmantes, votre voix est si flatteuse, vous m'encouragez par de si douces paroles que, chaque jour, en vous remerciant du fond de mon cœur, je cherche le moyen de vous instruire et de vous plaire.

Plusieurs d'entre vous, Mesdemoiselles, m'ont, en se frappant la poitrine, suppliée de traiter le sujet que j'aborde aujourd'hui. Elles m'ont adressé des lettres pleines d'émotion ; elles ont permis à mes yeux de lire dans leur âme.... Qu'elles se rassurent : un danger moral disparaît presque toujours dès l'instant qu'il est reconnu. Et puissent ces lignes, témoignage d'amitié, les raffermir encore dans la voie dont elles ne sortiront jamais, j'en ai la certitude.

Vous savez, car je l'ai dit, que rien ne me semblait plus naturel que l'envie de plaire ; j'aurais pu ajouter que rien n'était plus honorable que ce désir. Mais vous, mes jeunes amies, vous qui avez encore toute la candeur de la jeunesse, trouvez-vous du plaisir dans la société des personnes que vous n'estimez pas ? Vous imaginez-vous possible une affection qui n'aurait pas pour base l'estime et le respect ? A ces deux questions j'entends toutes vos voix s'élever pour reprocher à votre vieille amie de si injurieuses questions. Bien ; nous voilà d'accord : partons de ce point, et raisonnons ensemble comme si j'étais près de vous, à côté de vos mères, travaillant au coin du foyer où elles auraient bien voulu m'admettre.

Sans estime, nous en convenons, pas d'amitié, pas d'attachement durable. Dès lors, que devez-vous rechercher ? La réponse est tellement simple que je vous la laisse à faire. A présent, comment, par de la coquetterie, comment, par un manège faux et menteur, pourrait-on conquérir cette estime sans laquelle le bonheur n'existe pas ? Qui oserait, en effet, imaginer que la prétention, l'égoïsme et une fausse vanité fussent des moyens de

séduction? Et tous ces vices ne se trouvent-ils donc pas dans la coquetterie?

« Mais ce défaut n'exclut pas le goût et la bonté. » Il n'exclut pas le goût, c'est douteux; mais il chasse à coup sûr l'élégance, qui est au goût ce que la grâce est à l'esprit. Il n'exclut pas la bonté; mais il la voile, il lui donne une affectation qui en enlève tout le mérite. Voyez, étudiez et jugez par vos yeux si ce que je dis n'est pas la vérité. Si vous avez obtenu quelque succès, si votre mère vous a embrassée d'une lèvre plus ferme, quel jour ce bonheur vous est-il arrivé? le jour où vous avez été le plus simple et le plus naturelle. Ecoutez ce qu'a dit à ce sujet un moraliste du grand siècle : « Quelques jeunes personnes ne connaissent point assez les avantages d'une heureuse nature, et combien il serait utile de s'y abandonner. Elles affaiblissent ces dons du Ciel, si rares et si fragiles, par des manières affectées et par une mauvaise imitation. Leur son de voix et leur démarche sont empruntés; elles se composent; elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel : ce n'est pas sans peine qu'elles se plaisent moins. »

Vous le voyez, il a bien longtemps que l'on a dénoncé les vices de la coquetterie, souffrez que je vous montre son inutilité et son péril.

Les personnes qui nous entourent sont, ou nos supérieures, ou nos égales, ou nos inférieures. Si nous paraissions au milieu d'elles avec des dehors empruntés, si nous voulons les dominer, que va-t-il se passer? C'est bien simple, le plus humble bon sens nous l'apprendra. Nos supérieures nous dédaigneront, nos égales s'éloigneront, et nos inférieures se sentiront blessées. Beau résultat, bien digne d'être recherché! Punition sévère, mais juste, il faut le reconnaître, d'une vanité qui veut briller au détriment de tout ce qui l'approche. Mais, soit; j'admets que nulle voix ne trouble un éphémère triomphe; bien, vous avez voulu, vous avez *recherché ouvertement* des hommages, vous les avez obtenus; dès lors on dira de vous: c'est une coquette, c'est-à-dire une jeune fille sans modestie, sans principes, soumise à toutes les douleurs de l'envie, à toutes les souffrances de la vanité. La foule, un instant peut-être, passera devant vous louangeuse et complaisante; mais elle sera toute prête à saluer un nouveau soleil; il se lève, elle vous quitte, vous laissant dans une humiliante solitude. Alors vous vous épuiserez en efforts superflus, vous lutterez, vous deviendrez ridicule. L'amour-propre blessé comptera les défauts de votre personne, les prétentieuses innovations de votre toilette, rira de vos souffrances, et ne vous abandonnera, meurtrie et désolée, que pour aller raconter votre défaite. Pour vos parents, pour ceux qui vous aiment, quelle douleur!

Et d'ailleurs, si vous êtes jeune et belle, ne savez-vous donc pas que la beauté et la jeunesse sont des fleurs d'un jour? Oh! que vous seriez malheureuse quand le temps (et il marche vite) éteindra votre regard, et laissera tomber sa neige dans votre belle chevelure!...

Mais je repousse loin de moi le triste tableau, si souvent tracé, d'une coquette au déclin de sa beauté. Je veux que l'on dise de vous: «c'est une belle jeune fille, d'un mérite paisible mais solide, accompagné de mille vertus qu'elle ne peut couvrir de toute sa modestie.» Je veux vous épargner d'irréparables défaites et des triomphes plus irréparables encore. Que votre maintien dans le monde, que votre parure, que vos paroles, que le son même de votre voix éveillent l'attention et révèlent la grâce modeste de votre cœur. La foule ne viendra peut-être pas à vous, mais il viendra mieux que cela..., le bonheur.

En relisant les lignes que je viens de tracer, je me demande si je n'ai pas été trop sévère... J'en appelle à vos mères, j'en appelle à vous-mêmes... Vous pouvez me croire; je ne suis devenue ni grondeuse ni méchante; mais je suis et veux être votre amie.

M^{me} DE WATTEVILLE.

BEAUX-ARTS.

DE L'AQUARELLE.

(Suite et fin.)

Nous avons déjà dit que le choix du papier était, pour les peintres d'aquarelle, de la plus haute importance; que les anciens papiers, fabriqués de chiffons de fil et d'une épaisseur de parchemin, étaient ceux qu'on devait principalement rechercher, et qu'à leur défaut on ferait bien d'employer les papiers anglais dit Watmann. Nous ajouterons à cette recommandation qu'il est encore indispensable de faire un choix intelligent dans cette nature de papier, car ils ne sont pas tous disposés dans d'aussi bonnes conditions pour recevoir les couleurs à l'eau. On a en effet remarqué, soit que la fabrication nouvelle n'ait pas continué à employer les mêmes procédés que l'ancienne, soit que le contact de l'air et l'effet du temps leur donnent plus de cohésion, que les papiers qui datent de quelques années offrent le plus complètement toutes les ressources que deman-

dent les peintres aquarellistes. La date est ordinairement indiquée sur un coin de la feuille par l'apposition d'un timbre sec.

La condition importante du papier est qu'il soit solide, serré, bien imbu de colle, afin qu'il ne boive pas, que les applications de couleurs délayées n'y fassent pas tache, et que l'on puisse laver à plusieurs reprises, gratter, enlever, reprendre et retravailler à fond, sans qu'il se mette en pluches.

Avant de laver, il est nécessaire de tendre le papier. C'est une opération difficile, et qui rend toute aquarelle impossible, si elle n'est pas conduite avec soin. Il est en effet très-aisé de comprendre que le papier sur lequel l'artiste veut exécuter sa pensée doit, comme la toile ou le panneau du peintre à l'huile, ne présenter aucune aspérité, aucune surface inclinée qui arrêteraient infailliblement le pinceau, ou aggloméreraient par teintes inégales les couleurs, et l'eau qui sert à les délayer.

Cette nécessité démontrée, nous indiquons le meilleur procédé pour tendre le papier. On s'est longtemps servi de cartons, de planches, sur lesquels on apposait le papier après l'avoir préalablement mouillé, puis collé sur toutes les bordures; mais il fallait une longue habitude pour parvenir à le disposer sans boursofflures ou gondolements. Depuis quelques années seulement on a adopté un instrument appelé *stéréator*, qui fournit aux commençants les moyens de coller complètement le papier. Ce stéréator se vend chez tous les marchands de couleurs. Il est composé d'une planche semblable à celles qui servent aux architectes pour laver leurs plans; sur cette planche est adapté un cadre à charnières.

On commence par imbiber d'eau des deux côtés son papier avec une éponge fine. Il se gondole d'abord, puis il retombe à plat comme un linge mouillé. A ce moment on étend sur tous ses bords, dans une largeur d'environ un pouce, une légère couche de colle à bouche délayée dans l'eau; on ouvre ensuite le cadre du stéréator, on applique le papier du côté de la colle sur la planche, on referme immédiatement le cadre en l'appliquant fortement sur la planche, et on le serre en poussant les crochets qui retiennent ensemble les deux parties du stéréator. On laisse ensuite sécher le tout, et on commence à laver. L'emploi du stéréator donne au papier une tension ferme, il permet de l'humecter des deux côtés, et d'éviter le gondolement qui se manifeste presque toujours dans l'ancienne manière de préparer le collage. On y trouve aussi l'avantage d'opérer facilement, vivement, et d'une manière certaine.

L'emploi des couleurs a aussi des conditions importantes, qu'il faut

signaler aux commençants. Leur choix, et les procédés que nous signalerons, leur sauveront bien des petits accidents de métier, et les désenchantements qui atteignent les jeunes artistes.

Il est impossible de fixer d'une manière décisive les couleurs qui doivent composer la palette de l'aquarelliste; ses instincts de coloriste, ses aptitudes, ses goûts, le porteront à rechercher tantôt les tons forts et vigoureux, tantôt les gris harmonieux, les blonds légers et vaporeux.

Il faut laisser à l'artiste toute sa liberté d'action; et si ses tendances le mènent plutôt à des tons doux qu'à des tons forts, la seule recommandation que nous puissions lui faire est de tâcher de rester harmonieux.

Or donc, nous ne nous occuperons pas de lui démontrer que pour faire un chef-d'œuvre il faut employer telle ou telle couleur, parce que les chefs-d'œuvre ont été faits avec toutes les gammes de la palette; mais nous lui indiquerons les écueils du métier contre lesquels il viendrait se heurter, afin qu'il les évite.

Les personnes qui voudront faire des lavis d'après nature, ou des ouvrages de peu d'importance, devront prendre des couleurs *transparentes au miel*, parce qu'elles peuvent s'enlever avec le pinceau mouillé; elles sont moins compactes, et contiennent, dans un volume égal, une quantité inférieure de matière colorante.

Si le pinceau n'enlève pas les teintes d'une manière complète, on grattera ou on appliquera un chiffon de batiste, ou de linge très-fin, comme pour enlever les taches d'encre, puis on repeindra. Si on veut faire un ouvrage important et de longue haleine, on emploiera les couleurs à la gomme. On préférera celles anglaises, qui sont ordinairement mieux broyées et mieux collées.

Nous nous sommes renseigné auprès des meilleurs artistes en aquarelle, et nous pouvons affirmer que presque tous composent leurs palettes des couleurs suivantes :

Blanc de plomb lourd et sans transparence ;

Jaune de Naples, idem ;

Ocre jaune ;

Jaune indien ;

Ocre de rue ;

Laque jaune ;

Jaune de chrome ;

Sienne naturelle ;

Vermillon *lourd* qu'on peut souvent remplacer par du rouge de Saturne ;

Laque carminée;

Brun rouge;

Terre d'Italie brûlée;

Terre de Sienne brûlée;

Le bleu de Prusse, quoique donnant des tons forts et décidés, sera remplacé, parce qu'il produit souvent des taches et qu'il s'enlève difficilement une fois qu'il est posé. On se servira plutôt de :

L'indigo,

Du cobalt,

Du smalt,

De la sépia,

Ces renseignements donnés, nous n'avons plus qu'à conseiller à nos jeunes artistes, si elles n'ont pas la facilité de faire les études d'après nature, de prendre pour modèles, d'abord les aquarelles de MM. Emile Lessore, Cicéri, Hoguet, Hubert, Hérault; et lorsqu'elles auront suffisamment compris les procédés et les mérites de ces artistes, d'aborder les œuvres de Charles Jacques, Théodore Rousseau, Jules Dupré, Cabat, Decamps, et de l'inimitable Bonnington.

LOUIS LECLÈRE.

HISTOIRE.

MOEURS ET COUTUMES.

LES ARABES EN ESPAGNE.

DEUXIÈME ARTICLE.

Après le combat de l'arc venaient les *courses de bagues*. A un arbuste se balançaient des anneaux d'or; des chevaliers, car il fallait avoir ce titre pour courir cette lice, s'élançaient plus rapides que le vent et avec des lances de junc enlevaient les anneaux. Celui qui en présentait le plus grand nombre au juge du camp était proclamé le vainqueur.

J'ai dit que pour être admis à prendre part à cette joute d'adresse et de grâce, il fallait être chevalier; mais pour chausser l'éperon d'or il fallait dix qualités : la bonté, la générosité, la valeur, la poésie, l'éloquence, la force, la grâce, la science parfaite de l'équitation, l'adresse à manier la lance, l'épée et l'arc. Toutes ces vertus se rencontraient souvent dans les

chevaliers arabes. Quelques faits historiques vont le prouver : Al-Mansour enferme un jour dans un étroit défilé une nombreuse troupe d'Espagnols et les somme de mettre bas les armes ; mais les voyant s'agenouiller, résolus qu'ils étaient de périr plutôt que de se rendre, le noble Arabe fait ouvrir les rangs de ses escadrons victorieux, et laisse les chrétiens surpris regagner les débris de leur armée.

En 1139, Alphonse VIII alla mettre le siège devant le fort d'Oreja. Aussitôt le wali* de Courdoue rassembla quelques troupes pour secourir cette place. Mais comme les bataillons chrétiens étaient plus nombreux que les siens, il résolut, au lieu de les attaquer, de faire une diversion en menaçant Tolède. Bientôt, en effet, il se présente aux portes de cette ville où la reine Bérengère se trouvait sans moyen de résistance. Dans cette terrible position, Bérengère envoya un héraut au chef arabe, afin de le prévenir que s'il était venu pour combattre les chrétiens, il devait aller les chercher sous les murs d'Oreja, où son époux Alphonse l'attendait. La reine ajoutait, par la bouche de son héraut, qu'elle avait cru devoir donner cet avis au wali, sachant qu'il était chevalier, et qu'à ce titre il serait désolé d'avoir menacé une femme. Le noble Almoravide se hâta d'adresser des excuses à Bérengère, et lui demanda la faveur de la saluer avant qu'il s'éloignât de Tolède. La reine, en effet, entourée de sa suite, parut sur les murailles, et les Arabes défilèrent à ses pieds, en simulant des joutes et des courses guerrières.

En apprenant une victoire de son fils, Al-Mansour, pour témoigner sa joie, rendit à la liberté deux mille chrétiens, et si quelque chose d'heureux lui advenait, tantôt il payait les dettes des pauvres, tantôt, au nom de son fils adoré, il dotait une foule d'orphelins, fondait des hospices ou établissait des auberges dans lesquelles les voyageurs étaient reçus gratuitement.

La prospérité des provinces espagnoles non ravagées par la lutte constante des chrétiens et des serviteurs de Mahomet était inouïe, elle contraste d'une manière douloureuse avec la triste situation de l'Espagne telle qu'elle est de nos jours. On comptait alors douze mille villages sur les bords du Guadalquivir, tandis qu'aujourd'hui l'Andalousie tout entière n'en renferme que huit cent neuf.

Ce n'était pas, du reste, seulement dans leurs constructions religieuses qu'éclatait le génie architectural des Arabes : Abdérame III fit, à quatre lieues de Cordoue, élever un palais qu'il appela du nom d'une sultane bien-

* Gouverneur.

aimée, *Medina-Azarah* (la ville de *Zohrah* ou de la fleur). Dans ce prodigieux édifice Abdérame logeait avec toute sa suite et avec une garde de douze mille cavaliers. Le palais était couvert de toits dorés que supportaient quatre mille trois cents colonnes de marbre et de bois de cèdre. Des jardins délicieux, où croissaient tous les arbres du monde, réunis et soignés avec art, entouraient la somptueuse demeure. Parmi les nombreux pavillons de jaspe et d'albâtre qui s'élevaient dans ces beaux lieux tout remplis d'ombrages et d'eaux murmurantes, on distinguait le *pavillon du calife*. Il était orné d'une galerie circulaire en marbre blanc, les corniches et la voûte étaient dorées, et dans le centre de ce charmant lieu de repos jaillissait continuellement un jet de vif-argent. La mosquée de cette habitation sans rivale, moins grande que celle de Cordoue, la surpassait en élégance et en richesse. Est-ce l'homme ou la main du temps qui a anéanti cette merveille? Quoi qu'il en soit, n'est-il pas douloureux de penser qu'il ne reste pas même un débris de la ville de *Zohrah*?

Quant aux sciences, qui ne sait ce que les Arabes ont fait pour elles, et combien ils ont contribué au réveil de l'esprit humain? Au commencement du dixième siècle on se rendait de tous les points de l'Europe en Espagne, pour y étudier les mathématiques et la médecine, la géographie, la physique et l'astronomie. Partout les Arabes avaient établi des collèges, et l'on comptait quinze académies. C'est aux Arabes que nous devons les chiffres dont nous faisons usage; et si l'on en croit de graves historiens, nous aurions souvent enlevé la gloire des plus brillantes découvertes à ce peuple dont les derniers jours ont eu de si beaux soleils. C'est ainsi que ces historiens prétendent qu'en l'an 98 de l'hégire¹, un certain Amru inventa et fit connaître le papier à la Mecque; c'est ainsi qu'un écrivain grec de ces époques éloignées dit, en parlant des caravanes, que les Arabes conduisaient leurs chameaux en se servant de signes magnétiques qui montrent toujours le nord... « C'est la boussole? » — Oui, c'est la boussole!... Mais le peuple qui, le premier, établit les horloges et qui par cette merveilleuse machine saisit d'admiration le génie de Charlemagne, ne pouvait-il donc pas reconnaître la propriété de l'aiguille magnétique?

¹ L'époque précise de l'hégire (époque de laquelle datent les Musulmans) est le 16 juillet, 621 ans 196 jours après la naissance de Jésus-Christ, l'an 622 de l'ère chrétienne.

HISTOIRE.

FRANÇOIS BACON:

(Explication de l'énigme historique.)

François Bacon naquit à Londres, dans le Strand, le 22 janvier 1561. Son père, Nicolas Bacon, était garde des sceaux de la reine Élisabeth, qui professait pour lui la plus haute estime. Il en était digne par sa capacité et son intégrité. Etant allée le visiter dans sa terre de Herefordshire, Élisabeth dit en plaisantant que sa maison était trop petite pour lui : « Non, « madame, répondit le garde des sceaux, elle n'est point trop petite, mais « c'est moi que votre Majesté a rendu trop grand. » Bien glorieuse nous serait parvenue la mémoire de François Bacon, s'il avait professé les nobles maximes de son père ! Qu'il est loin d'en être ainsi !

Le jeune Bacon étudia au collège de la Trinité, à Cambridge; il s'y fit bientôt remarquer par la vigueur de son esprit et la profondeur de son jugement. Tout enfant, il sentit l'insuffisance de la philosophie d'Aristote, et on peut, d'après ses écrits, affirmer que, dès l'âge de quinze ans, il résolut de rechercher les véritables bases des sciences humaines. L'enfance de Bacon fut entourée de toute sorte de flatteries : Élisabeth se plaisait à l'entendre; elle s'étonnait de sa science; et comme elle lui demandait la date de sa naissance : « Je suis né, répondit-il, deux années avant le bon-
« heur de l'Angleterre, c'est-à-dire deux ans avant le règne de votre glo-
« rieuse Majesté. » Il n'avait pas encore dix-sept ans lorsqu'il suivit en France sir Amias Pawlet, ambassadeur d'Angleterre. Chargé par ce ministre d'une mission délicate, il s'en acquitta avec beaucoup de tact. Mais à son retour à Londres, un grand deuil l'attendait; son père était mort, ne lui laissant que très-peu de biens... Il résolut d'entrer au barreau, où il se fit une si rapide et si grande renommée, qu'à peine âgé de vingt-huit ans il fut nommé conseil extraordinaire de la reine. A force de petites et déplorables adulations il parvint à conquérir la faveur du comte d'Essex, qui témoigna beaucoup de zèle pour la fortune de son protégé. Et cependant, à la honte de Bacon, on le voit non-seulement poursuivre la condamnation du comte, mais encore publier, après son supplice, un écrit destiné à flétrir sa mémoire ! Soit que cette lâcheté eût fait horreur à Élisabeth, soit qu'elle n'ait

pas eu le temps de récompenser l'ardeur d'un zèle sans frein, l'avancement politique de Bacon ne date que du règne de Jacques. Solliciteur général en 1607, procureur général en 1613, il fut enfin nommé garde des sceaux en 1619. Deux ans après être ainsi arrivé à la plus haute position à laquelle il pût aspirer, fait baron de Vérulam, comte de Saint-Alban, pair d'Angleterre, ami de Buckingham ¹, il ne semblait s'être élevé si haut que pour faire une chute plus profonde. Accusé de concussion et de vénalité, il n'osa même pas se défendre. Malgré l'arrêt de la Chambre des lords, la bienveillance du roi lui demeura fidèle; il ne resta que peu de temps en prison et consacra le reste de sa vie à ces merveilleux écrits qui l'ont placé à la tête des philosophes de notre moderne Europe. Il mourut en 1626.

Les ouvrages de Bacon, Mesdemoiselles, sont et seront toujours l'objet de l'admiration de tous les savants; mais ils sont trop graves, trop sérieux pour que j'essaye de vous les faire connaître; je me contenterai de citer ici quelques-unes des pensées de cet homme qui avait la tête si forte et le cœur si faible! Ces pensées, je les ai choisies çà et là, parmi celles qui peuvent intéresser et votre âge et votre sexe.

« L'honnête homme meurt chaque fois qu'il perd un ami. »

« L'argent ressemble au fumier, qui ne fait aucun bien s'il n'est répandu sur la terre. »

« Heureux celui qui meurt avant d'appeler la mort à son secours! »

« Un refus fait de bonne grâce est encore une espèce de bienfait. »

« La plus belle partie de la beauté est celle que les peintres ne peuvent rendre. »

« Il y a de certaines gens qui, par économie, mettent, pour cuire un œuf, le feu à leur maison. »

« Dans toutes les innovations il serait bon d'imiter le temps, qui lui-même est un grand ami du changement, mais qui n'agit que par degrés imperceptibles. »

« Celui qui diffère ses libéralités jusqu'après sa mort n'est, à proprement parler, généreux que du bien d'autrui. »

« Comme les chauves-souris, les soupçons souvent s'envolent aux moindres lueurs du jour. »

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le mécanicien célèbre du dix-huitième siècle qui fut surnommé, par Voltaire, le rival de Prométhée?

POÉSIE.

L'OR N'EST RIEN ICI-BAS.

Clotilde aimait l'éclat d'une vaine parure,
Les carrosses dorés, les robes de velours,
Les diamants surtout. Pour elle la nature
N'avait que peu d'attraits. Elle rêvait toujours
De luxe et de grandeur. Ses châteaux en Espagne
Ne s'embellissaient point d'une fraîche campagne
Dans quelque heureux pays aux cieux toujours sereins,
Aux arbres toujours verts, aux vapeurs lointains.
Elle se voulait riche, et sans cesse parée
Dans un hôtel rempli de valets en livrée,
D'élégants visiteurs, de banquets somptueux,
De bruit... quand aux regards la nuit voile les cieux ;
Et, pour ceux possédant des richesses immenses,
Elle ne croyait pas qu'il fût en aucun lieu
Un seul jour sans bonheur, sans vives jouissances :
Elle voulait de l'or, et l'or était son Dieu.

Clotilde eut tous ces biens qui lui faisaient envie :
Opulente demeure, et titre, et diamants ;
Un époux la fit riche, et dès lors de sa vie
Elle crut que les jours seraient tous gais, brillants.
Cependant, son époux par un coursier rapide
Fut un jour emporté dans un ravin profond.
Il mourut jeune et beau... De la triste Clotilde
Le deuil sombre et glacé couvrit le jeune front :
Elle baigna de pleurs sa couche somptueuse,
Ses merveilleux tapis, ses divans de satin ;
Dans ses larges miroirs, pâle, silencieuse,
Elle cherchait une ombre, et la cherchait en vain.

.
.

Mais Clotilde était mère. Un ange d'innocence,
Orphelin au berceau, restait à son amour;
Elle osa rattacher à sa frêle existence
Ses rêves de grandeur évanouis un jour.
Oui, pour son fils enfant, dans les biens de la terre
Elle crut voir encore un trésor précieux;
Car l'esprit aveuglé bien lentement s'éclaire,
Un seul coup n'abat point le temple des faux dieux.
Toutefois, — cet enfant dont Clotilde était fière,
Que de nombreux valets devaient suivre, obéir,
Ce fils qu'elle croyait au-dessus du vulgaire
Par son rang, ses trésors..., ce fils pouvait mourir.
Un mal, un mal affreux vint attaquer sa vue,
Pour lui plus de bonheur dans le faste orgueilleux
Étalé sur ses pas...; car pour jamais perdue
La lumière du ciel disparut à ses yeux.

Ah ! par ce coup fatal à la fin éclairée,
Clotilde s'écria : L'or n'est rien ici-bas;
Le riche souffre aussi... Son âme est déchirée;
La tombe, avant le temps, s'entr'ouvre sous ses pas.
Dieu punit justement mon erreur insensée.
Que n'ai-je en de vrais biens placé tout mon espoir,
Et, des douleurs du pauvre occupant ma pensée,
Répandu des bienfaits!... C'était là mon devoir.
Dès ce jour, prodiguant les trésors de la terre
A tous les malheureux, elle essuya leurs pleurs;
Alors Dieu compatit à sa peine de mère
Et mêla quelque joie à ses profonds malheurs.

De son enfant aveugle aimée avec tendresse,
Elle fut la lumière, et le guide, et l'appui;
Elle remplit son cœur d'une douce sagesse;
L'enfant vivait pour elle, elle vécut pour lui.

LOUISE-EUGÉNIE BALLY.

RÉCRÉATIONS.

LES DEUX COUSINES.

CHAPITRE I^{er}.

LES INCONNUES.

Le 30 mars 1817, deux personnes voilées se présentèrent à la porte de l'ancien hôtel Pymodan, situé sur le quai de l'île Saint-Louis. Il pouvait être sept heures du soir. Le concierge tira le cordon de la porte.

« Monsieur Nathan ! »

Le concierge ayant répondu : « Au premier ! » elles s'arrêtèrent à l'étage indiqué, une d'elles sonna à la porte de l'appartement. La domestique qui vint pour les recevoir recula à la vue de ces figures encapuchonnées de noir et couvertes de soie noire, et dit, avec l'accent effrayé :

« Des dames voilées !

— Eh bien ! faites entrer » ; cria de l'intérieur de la seconde pièce une voix grave et cependant joyeuse.

A cette invitation, deux personnes, cachées sous de longs voiles, parurent dans cette seconde pièce, et s'arrêtèrent debout sur le seuil, en ayant l'air d'examiner avec soin les personnes qui s'y trouvaient.

Cela devait être la salle à manger. Une grande table y était dressée, et, à la lueur d'une grande lampe d'or à sept becs, suspendue au plafond par trois chaînes du même métal, cette table ruisselait d'argenterie et de verroterie ; de plus elle était couverte de sucreries et de pâtisseries sous toutes les formes. Un homme d'une cinquantaine d'années environ occupait le milieu de la table... Son ventre proéminent qui l'en tenait à une certaine distance, sa figure fraîche et vermeille, ses lèvres épaisses, son nez un peu gros, et les cheveux rares et grisonnants qui s'élevaient en toison sur son front chauve témoignaient de son goût pour la bonne chère. Deux femmes étaient assises à ses côtés ; celle de droite, grande, maigre, sèche, avait ce regard avide et inquisitorial de la ménagère qui craint qu'on ne fasse aller trop vite ses provisions. C'était M^{me} Nathan.

La femme qui se voyait à gauche de M. Nathan était petite et grasse ; sa figure exprimait la bonté, mais son costume un peu monastique,

et qui semblait jurer à la table d'un juif, prêtait à toute sa physionomie quelque chose de réservé et de mystique qui imposait à toute la maison. En face de ces trois personnages se trouvaient deux jeunes gens, tous les deux grands, beaux, bruns, les traits distingués, les yeux bien fendus, et le nez légèrement arqué qui distingue les juifs du Midi. Toutefois, à l'air indépendant et ouvert de l'un des deux, ainsi qu'à la gauche timidité de l'autre, on devinait que le premier était le fils de la maison, et le second seulement le commensal.

Les deux nouvelles venues s'avancèrent vers la table ; à la grâce parfaite, à la légèreté de leur démarche, à ce je ne sais quoi de suave et de charmant, on devinait qu'elles étaient jeunes et belles.

« Bonne fête ! dirent-elles. — Amen, répondirent les assistants. »

Puis l'une d'elles prit sans façon deux sucreries dans une assiette, en donna une à sa compagne, souleva le bas de son voile et mit l'autre dans sa bouche. La seconde, imitant sa voisine, prit sur une autre assiette deux petits gâteaux, en donna un à sa compagne, toutes les deux le mangèrent ; puis, au mouvement convulsif qui agita les sourcils de M^{me} Nathan, à sa bouche entr'ouverte, à sa main qui s'avança comme pour empêcher le gaspillage de son dessert, les deux jeunes femmes éclatèrent de rire..., de ce rire franc, joyeux et malin de l'enfance. Ce rire se communiqua d'abord à M. Nathan, puis aux deux jeunes gens ; il gagna la religieuse, mais n'atteignit pas M^{me} Nathan. M. Nathan ayant pris devant lui un immense plat d'argent sur lequel des fruits confits s'élevaient en spirale, et ayant voulu le présenter aux deux rieuses, la main de sa femme se posa sur son bras avec toute l'autorité de l'épouse acariâtre et despotique, et sa voix aigre et discordante s'écria :

« Pensez-vous donc vraiment que je me sois fatiguée depuis huit jours à faire toutes ces bonnes choses pour les voir avaler par on ne sait qui ?

— Je te ferai observer, ma toute bonne, répondit son débonnaire mari, que celles-ci ne t'ont coûté aucun souci, car elles nous sont arrivées ce matin par la grâce de Dieu ! »

M^{me} Nathan allait répondre, mais une des deux jeunes inconnues étendit le bras comme pour imposer silence ; et sa voix, qui parut à tous les assistants d'une douceur infinie, se fit jour à travers les réseaux de son voile.

« Chut !... dit la voix, et si le Dieu d'Israël a permis que nous vinssions chez vous, croyez bien que ce n'est pas seulement pour manger vos bonbons, mais bien pour un motif plus noble et plus louable.

— D'abord, interrompit M. Nathan, dis-nous qui tu es ?

— J'aime bien mieux vous dire qui vous êtes, répondit celle qu'on venait d'interpeller.

— Voyons, voyons ! s'écria M. Nathan, se renversant sur le dos de sa chaise, et essayant de croiser ses bras, car malgré tous ses efforts il ne put parvenir qu'à faire toucher ses deux pouces, qu'il se mit à faire tourner en tous sens. Voyons, voyons, et commencez par moi, la belle enfant...

— Je le veux bien. Et, bien mieux, je vais commencer par votre père, riche banquier, qui n'avait que vous de fils, et qui, en revanche, avait trois filles dont il était fort embarrassé. Vous aimiez une cousine pauvre... et bonne ; mais votre père vous força d'épouser M^{lle} Dorothée Marini. Puis il maria vos deux sœurs aux deux frères Fernandez, de Madrid. Quant à la troisième, nommée Rose, et qui était votre aînée à tous, attirée tout enfant dans un des couvents de Paris, cela avant la Révolution, lorsqu'elle eut l'âge de raison, elle ne voulut plus en sortir, et se fit religieuse. Sous la Convention, le peuple ayant forcé les grilles des couvents, sœur Rose se trouva sur le pavé et vint demander un asile à son frère, qui l'accueillit avec bonté.

— Prodigeux ! prodigeux ! disait M. Nathan, écarquillant ses deux yeux gris à fleur de tête, et tournant ses deux pouces avec une dextérité sans pareille.

— Revenons aux deux frères Fernandez, dit la deuxième inconnue, prenant à son tour la parole. L'ainé fit de mauvaises affaires et mourut, ainsi que sa femme, en laissant à la charge de son second frère une petite fille nommée Rébecca... Quelque temps après, la deuxième M^{me} Fernandez mourut, puis, dernièrement, M. Fernandez ; et tous les deux laissèrent aussi une fille nommée Abigaïl. Les deux cousines sont nées le même jour ; on les dit toutes deux fort jolies ; mais il existe une grande différence entre elles, l'une a trois millions, l'autre ne possède rien. Vous êtes le tuteur des deux et vous les attendez. Tout cela est-il vrai ?

— Prodigeux !... prodigeux !... dit encore M. Nathan, regardant alternativement sa femme, sa sœur, son fils, son neveu et les deux masques. »

La première étrangère reprit à son tour :

« Avec l'argent qu'on vous a fait passer d'Espagne, vous avez acheté cet hôtel et vous l'avez meublé magnifiquement ; vous avez préparé pour la riche Abigaïl tout le premier de la maison, et vous avez relégué la pauvre Rébecca dans les combles de cet hôtel. De plus, et cela par le conseil de M^{me} votre épouse, vous avez dit à votre fils Daniel : « Tu ne regarderas

que la riche Abigaïl, et ne feras point attention à la pauvre Rébecca ! » Vous avez dit encore à votre neveu Joseph Marine, que voici : « Tu ne regarderas ni la riche Abigaïl, qui est trop riche pour toi, ni la pauvre Rébecca, qui ne l'est pas assez ! » Est-ce vrai, tout cela ?

— Prodigieux !... prodigieux !... disait toujours M. Nathan, pendant que sa femme faisait des yeux furibonds, que la religieuse souriait doucement, et que les deux jeunes gens essayaient de deviner, à travers la soie, les traits de celles qui parlaient.

« Le Dieu d'Israël vous punira par où vous avez péché, répliqua celle qui, depuis un moment, avait gardé le silence ; vous avez ce matin reçu une caisse de sucreries ; elle vous avait été envoyée grande et bien fournie, pour en faire, selon l'usage antique et solennel, la distribution parmi tous les pauvres d'Israël, qui ne peuvent point acheter ces friandes superfluités... ; et vous ne l'avez pas fait !

— Qu'en savez-vous?... murmura sourdement M^{me} Nathan.

— Parce que, si vous aviez vidé la caisse entière, ajouta le domino, vous auriez trouvé au fond quelque chose qui vous aurait jetés dans un embarras qui se lirait sur tous vos visages. J'ai dit, et prie le Dieu d'Israël qu'il vous ait tous dans sa sainte et digne garde. »

Disant ces mots, les deux jeunes filles se prirent par la main, et sortirent de l'appartement et de l'hôtel.

CHAPITRE II.

LA LETTRE.

Il faut dire un mot sur les usages consacrés depuis des siècles parmi les Hébreux ; sur leur carnaval, qui ne dure qu'un jour, et qu'en langue hébraïque on appelle *Pourim*. Ce jour-là, les parents et les amis s'envoient des présents en sucreries et en gâteaux ; en outre de cet échange friand et agréable, les riches se font un plaisir d'envoyer chez les pauvres toutes sortes de bonnes choses. Or, de très-grand matin, et avant que personne fût levé dans l'hôtel de Pymodan, un commissionnaire avait remis chez le concierge une très-grande caisse en bois blanc, sur le couvercle de laquelle il y avait écrit : *fragile* ; et plus bas : *Monsieur Nathan*. Puis il s'était retiré avant que le concierge, à moitié endormi qu'il était, eût eu le temps de lui adresser une question. Cette caisse, montée à M^{me} Nathan, devint l'objet des commentaires de toute la famille. On l'ouvrit ; elle était pleine de fruits confits de toutes les espèces ; mais on eut beau regarder à

l'entrée de la caisse, on souleva même un peu quelques fruits, on ne trouva rien qui pût indiquer l'auteur de cet envoi.

« Comme je vais me régaler ! s'écriait M. Nathan en se frottant les mains et en se passant à l'avance la langue sur ses grosses lèvres.

— Il y en a pour tous nos amis et connaissances, se hasarda à dire tante Rose.

— Je me charge de les porter, ajouta Daniel.

— Tu iras chez les riches, et moi chez les pauvres, murmura doucement Joseph.

— Ta, ta, ta ! grommela M^{me} Nathan, en écartant de l'ouverture de la caisse toutes les mains qui s'avançaient déjà pour prendre un bonbon ; qui est-ce qui donne donc des ordres ici ?

— Ce sont des conseils, ma toute bonne, dit M. Nathan, la bouche pleine.

— Je ne reçois ni ordres ni conseils », dit M^{me} Nathan d'un ton qui clôt la discussion.

La journée se passa comme tous ces jours-là ; M^{me} Nathan avait reçu force bonbons, qu'elle rendit dans une mesure inégale et parcimonieuse. Puis l'heure du repas arriva. Tout de suite après la petite scène que nous avons retracée, M^{me} Nathan, à son grand déplaisir, vida la caisse que vous savez. On trouva au fond une lettre. M. Nathan passa la lettre à son fils, qui l'ouvrit et lut ce qui suit :

« Mon cher oncle et tuteur,

« D'après les instructions que vous avez eu la bonté de nous donner, nous allons toutes les deux quitter Madrid pour nous rendre près de vous. Faites bien attention à ce qui va suivre... L'une de nous deux, M^{lle} Fernandez, la riche, la millionnaire, nommée Abigaïl, fatiguée des hommages qu'elle ne peut et ne doit attribuer qu'à son immense fortune, et, possible aussi, romanesque et rêveuse, comme beaucoup de jeunes filles dont le cœur est impressionnable et naïf, a pris une très-grande résolution. Le lendemain du jour où le départ a été fixé, elle a conduit au cimetière sa cousine Rébecca la pauvre, et là, en face des quatre tombes qui renferment les restes de nos parents chéris et regrettés, elle lui a fait faire le serment de ne jamais trahir la confiance qu'elle, Abigaïl, allait placer en elle, Rébecca. Cette dernière a juré, et voici notre décision.

« Le lendemain du jour où vous recevrez cette lettre, vos deux nièces arriveront. Elles sont toutes les deux à peu près de même taille ; elles se

ressembler par les traits et la couleur des cheveux. L'une s'appellera Miriam, et l'autre Pépita. Elles seront toujours mises de la même manière, et se présenteront dans le monde, comme chez vous, sans que personne puisse deviner laquelle des deux est la riche héritière ou la pauvre orpheline. Nous avons congédié nos gens, et comptons en prendre de nouveaux en arrivant en France. De cette manière, les deux demoiselles Fernandez n'auront à redouter aucune indiscretion.

« Recevez, mon cher oncle et ma chère tante, les assurances respectueuses de vos deux nièces, qui ne signent, et pour cause, que le nom de leur père.
« FERNANDEZ... FERNANDEZ. »

Cette lettre excita un hourra d'indignation de la part de M^{me} Nathan.

« Comme c'est agréable ! cria-t-elle, ne pas savoir avec laquelle je dois être polie ou impérieuse ! Car enfin, on ne peut pas traiter de la même manière une nièce qui a trois millions, et celle qui n'a pas le sou !

— Louise, Louise, ma toute bonne, dit M. Nathan, tu sais que je suis fin, et une heure après qu'elles seront arrivées, je saurai bien deviner laquelle des deux est Abigail. »

M^{me} Nathan jeta un regard de froid mépris sur son mari, et haussa légèrement les épaules.

Puis toute la famille se sépara, et chacun se retira dans sa chambre, pendant que M^{me} Nathan serrait avec soin les débris du dessert, vidait les restants de vin dans une même bouteille, remettait tout en ordre, et enfin accomplissait tous les devoirs qu'une bonne ménagère se croit obligée de remplir avant d'aller se coucher.

CHAPITRE III.

ABIGAIL ET REBECCA.

Bien avant le jour, tous les gens de l'hôtel, réveillés par M^{me} Nathan, étaient en mouvement, on allait, on venait ; au lieu d'un lit monté dans la chambre destinée à la riche Abigail, on en avait établi deux, cela suivant le conseil de la tante Rose. Le bureau de M. Nathan était fermé à cause de la fête, de sorte que lui et les deux jeunes gens se trouvaient mêlés au mouvement de la maison. Les domestiques, gourmandés par M^{me} Nathan, n'obéissaient que de mauvaise grâce à tous les ordres qu'on leur donnait. La bonne tante Rose essayait de mettre d'accord maîtres et gens ; Daniel et Joseph se prêtaient de bonne grâce à l'arrangement des gros meubles. Quant

à M. Nathan, embusqué sur le balcon qui donnait dans la rue, il n'en sortait que pour crier à sa femme :

« Elles n'arrivent pas encore ! Ah ! les petites espiègles, elles veulent nous donner du fil à retordre ! mais heureusement que je suis fin..., et que je saurai bien distinguer tout de suite la riche Abigaïl de la pauvre Rébecca. »

Comme il achevait, pour la huitième fois, cette phrase, un grand coup fut frappé à la porte de l'hôtel.

« Sont-ce les nièces ? demanda M^{me} Nathan, accourant vers le balcon.

— Non, non, répondit M. Nathan, le corps à moitié penché en dehors de la balustrade ; sois donc tranquille, je t'avertirai quand elles viendront... Elles arriveront en chaise de poste à quatre chevaux ; on entendra de loin le fouet du postillon, le bruit des roues... Ce sont deux petites personnes qui frappent, ce n'a pas l'air d'être grand'chose... C'est sans doute une visite pour le concierge. »

La sonnette de l'appartement ayant retenti, M. Nathan vit avec étonnement entrer dans le salon les deux jeunes personnes qu'il avait désignées par la qualification de : pas grand'chose... En effet, leur costume se composait d'une robe de soie noire, d'un mantelet de même étoffe, et d'un petit chapeau de crêpe noir ; un voile en dentelle noire cachait leurs traits.

« Monsieur Nathan », dirent-elles en saluant ; et, levant leur voile, elles découvrirent de délicieux visages, d'une blancheur éclatante, et animés de grands yeux bruns veloutés ; de beaux cheveux bruns tombaient en boucles le long de leurs joues.

« Qu'y a-t-il pour votre service ? » demanda M. Nathan.

« Bien des pardons, mesdemoiselles, reprit M^{me} Nathan, se mettant entre son mari et les deux nouvelles venues, mais nous sommes très-occupés ; nous attendons nos nièces, les demoiselles Fernandez, de Madrid... dont l'une a au moins trois millions de dot...

Un double éclat de rire, net et franc, coupa la parole à M^{me} Nathan ; puis, des deux jeunes filles, l'une se jeta dans les bras de M. Nathan, en criant :

« Mon oncle ! »

L'autre, dans ceux de M^{me} Nathan, en disant :

« Ma tante ! »

Et ce double cri ayant attiré tout le restant de la famille, pendant un moment on n'entendit que ces mots : oncle, tante, nièces, cousins et cousines.

« A pied ! s'écria M^{me} Nathan, lorsque la surprise lui eut permis de faire une observation.

— Pas depuis Madrid !... je vous prie de le croire, répliqua une des demoiselles Fernandez.

— Mais seulement depuis l'autre côté de la rivière, ajouta la seconde.

— Ah ça ! laquelle de vous est Abigail ? demanda M. Nathan, examinant alternativement les deux jeunes filles.

— Il n'y a pas d'Abigail ici, se hâta de dire la plus grande des demoiselles Fernandez ; je m'appelle Pépita, et ma cousine Miriam.

— C'est bien !... c'est bien !... dit M. Nathan ; dans une heure d'ici..., je suis fin, savez-vous !... et je devinerai... »

Un domestique étant venu avertir que les bagages de ces demoiselles étaient arrivés, M^{me} Nathan invita ses nièces à passer dans leur appartement.

« Suis-les, dit M. Nathan à sa femme, examine-les bien, regarde de quelle manière elles parlent à leurs domestiques, et celle qui sera la plus insolente sera la plus riche... Va ! »

A l'heure du diner, les deux demoiselles Fernandez parurent toutes les deux habillées de noir, puisque toutes les deux étaient en deuil ; et on ne pouvait remarquer aucune différence, ni dans leur mise, ni dans leur maintien.

« Elles parlent toutes les deux très-doucement à leurs domestiques, dit M^{me} Nathan à l'oreille de son mari.

— Oui, lui dit celui-ci sur le même ton, et pour que nous ne devinions rien, ces petites espiègles ont renvoyé hier matin en Espagne tous les gens qui les avaient accompagnées jusqu'ici.

— D'où sais-tu tout cela ? demanda sa femme.

— Ah ! ah ! ah ! dit M. Nathan, en riant sournoisement ; on ne peut rien me cacher à moi... Tu sais comme je suis fin ! C'est la femme de chambre de celle qu'on nomme Miriam, qui m'a tout conté. »

Pendant ce colloque, les deux demoiselles Fernandez causaient avec la tante Rose, et l'accablaient d'amitié et de prévenances. Les deux cousines se tenaient à une distance respectueuse de leur cousin. L'annonce du diner fit cesser les conversations. On se mit à table ; les deux jeunes filles parlèrent avec réserve, et cependant avec cette espèce de prérogative que donne une position assurée. Une nuance de timidité se faisait toutefois remarquer dans le maintien de Miriam ; quelque chose aussi de triste et de rêveur perçait dans chacun de ses mouvements. Quant à Pépita, espiègle vive,

folâtre, elle semblait animer de son animation à elle tous les convives. Vers la fin du repas, M. Nathan se pencha vers sa femme, et lui dit à l'oreille :

« Je donnerais ma tête à couper que Pépita est Abigaïl ! »

M^{me} Nathan ne répondit que par une espèce de haussement d'épaules, signe avec lequel elle accueillait habituellement les assurances de finesse de son mari.

Dans la soirée, le salon de l'hôtel ne désemplit pas de tous les voisins, amis, parents, connaissances, qui, à l'occasion de la fête de Pourim, venaient satisfaire leur curiosité et faire connaissance avec la riche Abigaïl. Chaque mère la souhaitait à son fils, et les fils eux-mêmes n'étaient pas éloignés de désirer plaire à une héritière de trois millions, fût-elle bossue, boiteuse ou difforme. Mais, jolies comme l'étaient les deux Espagnoles, cela faisait encore mieux leur affaire.

Ce mot « laquelle ? » ne manquait pas d'être prononcé par chaque arrivant, en entrant dans le salon et en regardant les deux étrangères.

« Faites comme moi, et devinez ! » répondait M. Nathan à cette espèce d'interrogation.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le désappointement des curieux égalait leur inquiétude ; comme l'avait très-judicieusement fait observer M^{me} Nathan, on ne salue pas une pauvre orpheline de la même manière qu'une riche héritière. Quant aux deux jeunes filles, elles s'amusaient fort du trouble causé par ce mystère, et se promettaient bien de l'augmenter.

Les premiers jours de l'arrivée des deux étrangères, tout semblait être bouleversé dans l'hôtel Pymodan ; les nouvelles venues y apportaient à chaque instant de nouveaux changements. Une fois, ce fut Miriam qui, voulant faire une visite à la tante Rose, trouva celle-ci logée presque sous les toits. Elle descendit tout animée près de M^{me} Nathan, et lui dit avec une espèce d'autorité, qu'il fallait tout de suite trouver dans l'hôtel une chambre plus convenable et moins élevée pour une femme de l'âge de tante Rose.

« Ah ! dit M^{me} Nathan, tout en se conformant aux désirs de Miriam, si je savais que ce fût Rébecca qui me parle ainsi, comme je lui ferais voir de quel bois je me chauffe ! Mais patience ! certes je suis bonne, mais il ne faut pas aussi me marcher trop fort sur le pied !

— Chut, ma toute bonne... » lui dit son mari, qui avait entendu la fin de son observation. « Vois-tu, il ne m'en faut pas tant pour te dire que je donnerais ma tête à couper que Miriam n'est autre que la riche Abigaïl. »

Le même jour, Pépita, traversant les bureaux de M. Nathan, remarqua une soupente dans laquelle un lit était placé.

« Quel est le chien qu'on loge avec tant de luxe? » demanda-t-elle à M^{me} Nathan qui l'accompagnait.

« Un chien! se récria celle-ci; avez-vous vu qu'on mette un matelas, des draps et une couverture pour des chiens? C'est Joseph qui couche là.

— Joseph! le fils de votre sœur! votre neveu! se récria Pépita.

— Certes oui, dit M^{me} Nathan. Pensez-vous que si Joseph n'était pas le fils de ma sœur, je l'aurais accueilli, logé, nourri, habillé? Et certes, je ne lui refuse rien. Il a la moitié autant de linge que mon propre fils et moi. Aussi je suis connue pour être bonne et charitable!

— Cela se peut, dit Pépita, mais vous me ferez le plaisir de donner une autre chambre que celle-là à mon cousin. Daniel a deux chambres à coucher, une seule lui suffit.

— L'autre est une chambre d'amis, pour l'occasion », répliqua aigrement M^{me} Nathan.

— Eh bien! quelle meilleure destination que de la donner à Joseph? D'ailleurs, ma cousine et moi nous le voulons ainsi. »

Cette phrase, que les deux cousines disaient alternativement, fit clore, comme toujours, la discussion.

« Vois-tu, ma toute bonne », disait M. Nathan à sa femme qui lui racontait cet épisode : quand je te dis que je donnerais ma tête à couper que Pépita n'est autre que la riche Abigaïl!

— Votre tête ne tient guère alors à vos épaules, répliqua sa femme, car, depuis ce matin, vous l'avez donnée à couper deux fois pour Miriam, et trois fois pour Pépita.

— Enfin, ce qu'il y a de sûr, affirma solennellement M. Nathan, c'est que Pépita est Abigaïl, à moins pourtant, ajouta-t-il naïvement, que ce ne soit Miriam. »

EUGÉNIE FOA.

(La suite au prochain numéro.)

MODES.

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

7^{me} ANNÉE.

LETTRE VI.

A CAMILLE.

Mars 1851.

Les païens saluaient, dit-on, ceux qui éternuaient, en disant : Jupiter vous assiste, parce que l'éternument était consacré à ce dieu. Les Grecs vous abordaient, en pareil cas, en vous disant : Vivez, ou que Jupiter vous conserve. Les Romains, avec plus de raison, vous disaient : Portez-vous bien. Les Egyptiens prétendaient que l'éternument était un événement heureux s'il venait de la narine droite, malheureux, s'il venait de la narine gauche. De nos jours, au Monomotapa, lorsque le roi éternue, le peuple est prévenu de cet événement mémorable, et tout le royaume retentit d'acclamations et de cris de : Vive le roi !

En 591, sous le pontificat de Grégoire I^{er}, il y eut une épidémie dont ceux qui étaient atteints mouraient en éternuant ; c'est de là, selon certains auteurs, qu'est venue la coutume de dire : Dieu vous bénisse ! Eh bien ! aujourd'hui, à Paris, on se souhaite des bénédictions réitérées, car la chose la plus à la mode, c'est la grippe avec son cortège : la fièvre, le rhume de cerveau, la toux, le mal de gorge, les douleurs de tête, etc. Si le carême n'avait pas ralenti les bals, l'épidémie régnante les aurait fait cesser. Maintenant la danse est remplacée par de magnifiques concerts au profit des pauvres, où l'on ne voit encore que des toilettes d'hiver.

Quelques jours de beau temps ont fait paraître des capotes moitié taffetas, moitié ruban. Le ruban est à dents et liséré comme la capote, mais d'une nuance plus vive ; il est posé en volants. J'en ai remarqué d'autres également en taffetas, couvertes de bandes de taffetas découpées ; ces bandes sont froncées par le milieu. Les passes conservent à peu près la forme de cet hiver ; elles sont évasées (chose indispensable avec nos bandeaux bouffants), et très-fermées dans le bas. L'intervalle entre les bandeaux et les brides se remplit par des fleurs, des velours, etc.

L'on m'a affirmé que les chapeaux de paille mélangée allaient inonder Paris d'ici à quelques jours, paille jaune et verte, jaune et noire, etc.

Evidemment, ces pailles ne seront que pour le négligé. Je ne suis pas assez bien renseignée sur les ornements pour faire parade de ma science ce mois-ci.

Plus que jamais, j'entends répéter que les corsages à basques sont charmants. Chaque couturière a sa façon : l'une ajoute les basques à un corsage ordinaire, et les taillade tout au tour en languettes, comme les pourpoints espagnols ; une autre taille un corsage-veste fermé devant, et ouvert simplement sur les côtés ; je préfère cette façon qui exige, j'en suis sûre, une plus habile ouvrière. Ces basques sont ordinairement garnies de petite dentelle de laine ou de galon de frange, de velours frappé, selon la richesse de l'étoffe et la taille de celle qui la porte. — Une très-jolie toilette est une robe de taffetas bleu glacé noir, ou vert glacé noir, avec deux ou trois volants gradués. Chaque volant est soutaché d'une grecque couchée, en ruban étroit de velours noir. Le corsage à basques est aussi orné de velours. Le velours, comme ornement, envahira, dit-on, tout notre costume.

Les robes chinées en taffetas, et beaucoup de redingotes négligées, se font à disposition ; je reviendrai sur cette mode prochainement.

Quant aux lingeries, plus les beaux jours approchent et plus il est effrayant de voir les merveilles de nos magasins. Je ne sais si les brodeuses font fortune, mais les femmes doivent se ruiner ; les bonnets de nuit fort ordinaires, en broderie anglaise, sont vendus 25 ou 30 fr. ; les petits pardessus blancs, comme celui dont je t'ai donné le patron, 50 à 60 francs ; et dès qu'on parle de plumetis et de dentelle, il n'y a plus moyen d'y songer, à moins que l'on ne soit véritablement riche, ou, comme toi, très-habile à broder. J'ai quelquefois rencontré des femmes dont la mise se ressemblait au premier aspect ; après un coup d'œil observateur, je voyais une énorme différence dans l'arrangement, la finesse des broderies (je ne dis pas la richesse), la perfection de la chaussure, la forme non exagérée du chapeau ; tout, jusqu'au nœud du tour de cou, m'indiquait que l'une d'elles était une femme de goût, tandis que l'autre n'était que riche. Ainsi, je crois qu'une jeune fille-habile peut avoir une mise excessivement recherchée avec une robe fort simple, de belles manches, un col bien brodé, un mouchoir, un canezou d'un beau travail. Puisque je parle de canezou, je ne dois pas oublier de t'avertir qu'on en verra aussi à basques. Les jeunes filles en portent dans les petites soirées, avec des jupes de soie claire. Ces basques sont en dentelle ou en mousseline garnie de dentelle basse.

Tu me demandes si, au bout de six mois d'un deuil rigoureux, on peut se permettre un chapeau de paille de riz avec de la dentelle de laine. A Paris, au

bout de six mois, on prend le demi-deuil ; mais chaque province a ses usages, et je t'engage à les respecter.

Quant à la frange de laine, je ne trouve pas cet ornement joli, surtout pour de la paille de riz ; je préférerais le chapeau tout simple. Maintenant, M^{me} *** me demande une grande toilette de deuil. Si c'est pour le soir, j'ai déjà donné ces renseignements il y a quelques mois. Je conseillais le harége-grenadine, avec volants, ou bien encore une étoffe de soie mate, telle que le velours d'Afrique, avec des volants de dentelle de laine posés à plat, le pied des dentelles caché sous des ornements très-légers en jais noir. Les manches et le corsage garnis de même. Une coiffure de velours et de fleurs de jais.

Tu recevras avec cette lettre la gravure de mariée que je t'ai promise, et deux feuilles de broderie, d'ouvrages, un patron de redingote à devant carré, ouvrant sur le milieu. Je te recommande ma bourse longue et mon vide-poche brodé en jais, dont le dessin peut servir aussi pour lambrequin de cheminée.

A force de t'entendre répéter qu'il était d'une grande difficulté de reporter les dessins sur toutes les étoffes, j'ai fini par découvrir un papier qui, probablement d'ici à quelque temps, va devenir très-commun dans le commerce, et qui s'appelle *papier à décalquer* ; il y en a de différentes couleurs ; il coûte 40 cent. la feuille, et cette feuille n'est pas grande.

Voici les renseignements pour s'en servir :

On pose d'abord bien à plat l'étoffe sur laquelle on veut dessiner, puis ensuite la feuille de papier à décalquer, en mettant le côté luisant sur l'étoffe, puis le dessin par-dessus ; alors, avec le bout d'une aiguille à tricoter, ou tout autre objet pointu mais non tranchant, on suit doucement les contours du dessin. Cette opération suffit pour que le dessin se trouve reproduit sur l'étoffe d'une manière solide.

Pour les étoffes blanches, on préfère le papier bleu foncé ; pour les étoffes foncées, on emploie le papier jaune ou bleu clair. Nos abonnées sont sûres de trouver le papier à décalquer chez M^{me} Marie Soudan. Quelques papetiers en vendent également.

Voici une découverte qui m'enchanté pour toi, car je sais combien il est fatigant de broder sur les dessins.

Les jours de plaisirs sont passés, aussi ai-je soin de t'envoyer une foule d'ouvrages, tous plus charmants les uns que les autres. Travaille donc, mais en travaillant n'oublie pas celle dont toutes les heures te sont consacrées.

C. G.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Manière de lustrer les poêles en fonte, les plaques de cheminée et les autres ustensiles de même nature.

Voici une petite recette qui, à la fin de l'hiver, peut avoir son utilité. Avec une brosse forte nettoyez bien la pièce que vous voulez lustrer; employez, s'il le faut, le sable ou la pierre ponce. Ce travail fait, pilez 150 grammes de plombagine; cette poudre obtenue, jetez-la dans un demi-setier de vinaigre. La dissolution faite, couvrez-en la pièce que vous voulez lustrer et, dès qu'elle sera sèche, frottez avec une brosse. La fonte deviendra du plus beau brillant.

Moyen pour empêcher la rouille de s'attacher.

Faites chauffer à un feu de bois la pièce de fer jusqu'à ce qu'elle commence à rougir. Dans cet état frottez-la avec de la cire ou laissez-la refroidir dans l'huile.

OUVRAGES DIVERS.

CROCHET.

Explication de la bourse longue gros-bleu, or et blanc, dessinée sur la seconde planche (n^{os} 19 et 20).

Cette bourse est dessinée de la longueur et de la largeur voulues. Le cordonnet et le crochet sont très-fins, le fil d'or plus fin que les cordonnets. Le dessin se compose de trois feuilles et trois grappes alternées.

Le carré simple représente le bleu; le carré avec une croix, l'or; le carré avec un point, le blanc.

Les brides indiquées simples et séparées par une chaînette sont gros bleu, ainsi que toute la bourse depuis la fente. Les bandes à jour qui se trouvent au-dessus et au-dessous de la guirlande se composent de trois écailles l'une sur l'autre. J'ai expliqué plusieurs fois le crochet écaillé (254, tome III), je ne le répéterai donc pas. Toute la poche de la bourse se fait en cordonnet bleu avec une bride et une chaînette alternées. Lorsqu'on n'a plus que 12 tours pour terminer, on alterne en travaillant trois fois deux tours en or et trois fois deux tours en bleu. On ferme la bourse carrément du côté de la guirlande, on y attache un gland or et bleu de chaque côté, et on fronce l'autre bout en la terminant par un triple gland bleu à bouton plat, or et bleu.

TAPISSERIE.

Vide-poche en tapisserie, avec perles en jais blanc.

Ce genre d'ouvrage, qui n'est pas nouveau, est pourtant fort à la mode; on brode aussi des coussins de cette manière, mais ils ont l'inconvénient d'arracher les dentelles et les étoffes légères; aussi je préfère de beaucoup cette broderie pour lambrequin de cheminée.

Il faut prendre du canevas n° 18, commencer par remplir avec du jais blanc, par points réguliers, le dessin des roses, feuilles, etc., et puis remplir le fond au même point, c'est-à-dire au point de marque avec de la laine de couleur foncée. On monte ce vide-poche sur carton coupé sur le patron que nous donnons. La difficulté de ce montage consiste à bien tendre le canevas et la soie de la doublure sur le carton. J'oubliais de dire qu'avant de procéder à cette opération il faut gommer fortement l'envers du canevas et le laisser sécher après l'avoir tendu sur une planche à repasser. Toutes les coutures se trouvent cachées par des ganses de soie. Cet ouvrage est du reste difficile à monter, aussi fera-t-on bien de confier ce travail à un cartonnier qui, avec le dessin que nous donnons (n° 22), ne peut manquer de réussir.

TRICOT.

Guêtre en laine pour enfant de trois à cinq ans.

Nous avons fait dessiner cette guêtre sur la planche de broderies pour en donner une idée. Tous les tricotés un peu en relief conviennent pour cet ouvrage, le tricot anglais, ou tout autre tricot à côtes ou à carreaux. Je vais donc expliquer simplement la marche à suivre, sans préciser le tricot. On monte la guêtre sur 12 mailles seulement.

Le 1^{er} tour se tricote tout uni.

Au 2^e tour on lève 3 mailles, c'est-à-dire que l'on forme 3 mailles de plus sur la fin de l'aiguille pour augmenter, et l'on continue en faisant le tricot choisi.

Au 3^e tour on lève 4 mailles, et l'on continue son tricot.

Au 4^e tour on lève 3 mailles.

Au 5^e tour on lève 4 mailles.

Et l'on continue toujours de même en augmentant 3 mailles à un tour et 4 à l'autre, jusqu'à ce que l'on ait obtenu 50 mailles.

Alors on recommence à monter 12 mailles sur d'autres aiguilles, et l'on fait exactement le travail que j'ai indiqué ci-dessus, jusqu'à ce que l'on ait 38 mailles; on les réunit aux 50 mailles des premières aiguilles. On continue ensuite le tricot que l'on a choisi, en diminuant d'une maille de chaque côté à chaque tour, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 60 mailles sur les aiguilles. On est arrivé au mollet de la guêtre, il est indispensable d'augmenter de 14 mailles; 2 de chaque côté près des lisières, et 10 à égale distance dans la plus forte partie du mollet, vers le milieu. Ce qui donne en tout 74 mailles. Lorsque la guêtre est arrivée à avoir de 25 à 26 cent. de hauteur, on tricote un rang uni à l'endroit et deux rangs unis à l'envers, puis un uni à l'endroit, et l'on termine par quatorze rangs de côtes, de deux mailles. On sait qu'une côte se compose de mailles à l'envers et de mailles à l'endroit. C'est donc, pendant quatorze rangs, deux mailles à l'envers et deux mailles à l'endroit que l'on a à faire. Alors on ferme le tricot. Il reste à tricoter la bande des boutonnières.

Pour ce travail on relève en travers toutes les mailles du côté le plus étroit de la guêtre, comme pour faire un talon de bas, en ayant soin d'ajouter six mailles de plus afin que le tricot

ne bride pas, et l'on tricote alternativement, pendant cinq tours, une maille à l'endroit, une maille à l'envers, en contrariant les mailles à chaque tour. Alors on commence, en employant toujours le même tricot, les boutonnieres placées à distance de deux travers de doigt les unes des autres. Une fois les boutonnieres terminées, il ne reste plus qu'à faire quatre rangs pareils aux cinq premiers rangs de la bande.

On sait qu'une boutonniere se compose tout simplement d'un jeté qui, au tour suivant, étant tricoté forme un jour dans lequel entre le bouton.

TRICOT-GRENADE.

Monter sur des aiguilles d'un centimètre et demi de circonférence, le nombre de mailles suffisant à la largeur du rideau ou du couvre-pieds que l'on veut faire, en multipliant par 16 et 1 de plus pour les 2 lisières.

| | | |
|--|---|--|
| <p>1^{er} tour.</p> <p>1 maille à l'endroit. † 1 rétréci. } 2 fois. 1 jeté. 1 jeté. 3 endroit 1 jeté. 1 rétréci surjeté. } 3 fois. 1 endroit. Revenir au signe.</p> | <p>1 rétréci. 1 jeté. 1 endroit. 1 jeté. 2 endroit. 3 mailles ensemble. 2 endroit. 1 jeté. 1 endroit. 1 jeté. 1 rétréci surjeté. 1 jeté. 3 mailles ensemble. Revenir au signe. Finir par 1 jeté. 1 rétréci.</p> | <p>3 mailles ensemble. Revenir au signe. Finir par 1 jeté. 1 rétréci.</p> |
| <p>2^e tour à l'envers.</p> | | <p>12^e tour à l'envers.</p> |
| <p>3^e tour.</p> <p>1 rétréci. † 1 jeté. 1 rétréci. } 2 fois. 1 jeté. 5 endroit. 1 jeté. 1 rétréci surjeté. } 2 fois. 1 jeté. 3 mailles ensemble. Revenir au signe. Finir par 1 jeté. 1 rétréci.</p> | <p>8^e tour à l'envers.</p> <p>9^e tour.</p> <p>1 endroit. † 1 rétréci. 1 jeté. 3 endroit. 1 jeté. 1 endroit. 3 mailles ensemble. 1 endroit. 1 jeté. 3 endroit. 1 jeté. 1 rétréci surjeté. 1 endroit. Revenir au signe.</p> | <p>13^e tour.</p> <p>1 endroit. † 1 jeté. 2 endroit. 3 mailles ensemble. 2 endroit. 1 jeté. 1 endroit. 1 jeté. 2 endroit. 3 mailles ensemble. 2 endroit. 1 jeté. 1 endroit. Revenir au signe.</p> |
| <p>4^e tour à l'envers.</p> | | <p>14^e tour à l'envers.</p> |
| <p>5^e tour.</p> <p>1 endroit. † 1 rétréci. } 2 fois. 1 jeté. 7 endroit. 1 jeté. 1 rétréci surjeté. } 2 fois. 1 endroit. Revenir au signe.</p> | <p>10^e tour à l'envers.</p> <p>11^e tour.</p> <p>1 rétréci. † 1 jeté. 5 endroit. 1 jeté. 3 mailles ensemble. 1 jeté. 5 endroit. 1 jeté.</p> | <p>15^e tour.</p> <p>2 endroit. † 1 jeté. 1 endroit. 3 mailles ensemble. 1 endroit. 1 jeté. 3 endroit. 1 jeté. 1 endroit. 3 mailles ensemble. 1 endroit. 1 jeté. 3 endroit. Revenir au signe. Finir par 1 jeté. 2 endroit.</p> |
| <p>6^e tour à l'envers.</p> | | <p>16^e tour à l'envers.</p> |
| <p>7^e tour.</p> <p>1 rétréci. † 1 jeté.</p> | | |

17^e tour.

3 endroit.
 † 1 jeté.
 3 mailles ensemble.
 1 jeté.
 5 endroit.
 1 jeté.
 3 mailles ensemble.
 1 jeté.
 1 rétréci.
 1 jeté.
 1 endroit.
 1 jeté.
 1 rétréci surjeté.
 Revenir au signe.
 Finir par
 1 jeté.
 3 endroit.

18^e tour à l'envers.19^e tour.

2 endroit.
 † 1 jeté.
 1 rétréci surjeté. } 2 fois.
 1 jeté.
 1 endroit.
 3 mailles ensemble.
 1 endroit.
 1 jeté } 2 fois.
 1 rétréci.
 1 jeté.
 3 endroit.
 Revenir au signe.
 Finir par
 1 jeté.
 2 endroit.

20^e tour à l'envers.21^e tour.

1 maille endroit.
 † 1 jeté.
 1 rétréci surjeté. } 3 fois.
 1 jeté.
 3 mailles ensemble.
 1 jeté. } 3 fois.
 1 rétréci.
 1 jeté.
 1 endroit.
 Revenir au signe.

22^e tour à l'envers.23^e tour.

2 endroit.
 † 1 jeté.
 1 rétréci surjeté. } 3 fois.
 1 endroit.
 1 rétréci.
 1 jeté. } 2 fois.
 1 rétréci.
 1 jeté.
 3 endroit.
 Revenir au signe.
 Finir par

1 jeté.
 2 endroit.

24^e tour à l'envers.25^e tour.

1 endroit.
 † 1 jeté.
 1 rétréci surjeté. } 3 fois.
 1 jeté.
 3 mailles ensemble.
 1 jeté. } 3 fois.
 1 rétréci.
 1 jeté.
 1 endroit.
 Revenir au signe.

26^e tour à l'envers.27^e tour.

2 endroit.
 † 1 jeté.
 1 rétréci surjeté. } 3 fois.
 1 endroit.
 1 rétréci.
 1 jeté. } 2 fois.
 1 rétréci.
 1 jeté.
 3 endroit.
 Revenir au signe.
 Finir par
 1 jeté.
 2 endroit.

28^e tour à l'envers.29^e tour.

3 endroit.
 † 1 jeté.
 1 rétréci surjeté. } 2 fois.
 1 jeté.
 3 mailles ensemble.
 1 jeté. } 2 fois.
 1 rétréci.
 1 jeté.
 5 endroit.
 Revenir au signe.
 Finir par
 1 jeté.
 3 endroit.

30^e tour à l'envers.31^e tour.

4 endroit.
 † 1 jeté.
 1 rétréci surjeté. } 2 fois.
 1 endroit.
 1 rétréci.
 1 jeté.
 1 rétréci.
 1 jeté.
 7 endroit.
 Revenir au signe.
 Finir par
 1 jeté.
 4 endroit.

32^e tour à l'envers.33^e tour.

1 endroit.
 1 rétréci.
 1 endroit.
 † 1 jeté.
 1 endroit.
 1 jeté.
 1 rétréci surjeté.
 1 jeté.
 3 mailles ensemble.
 1 jeté.
 1 rétréci.
 1 jeté.
 1 endroit.
 1 jeté.
 2 endroit.
 3 mailles ensemble.
 2 endroit.
 Revenir au signe.
 Finir par
 1 jeté. } 2 fois.
 1 endroit.
 1 rétréci.
 1 endroit.

34^e tour à l'envers.35^e tour.

1 endroit.
 1 rétréci.
 † 1 jeté.
 3 endroit.
 1 jeté.
 1 rétréci surjeté.
 1 endroit.
 1 rétréci.
 1 jeté.
 3 endroit.
 1 jeté.
 1 endroit.
 3 mailles ensemble.
 1 endroit.
 Revenir au signe.
 Finir par
 1 jeté.
 1 rétréci.
 1 endroit.

36^e tour à l'envers.37^e tour.

1 rétréci.
 † 1 jeté.
 5 endroit.
 1 jeté.
 3 mailles ensemble.
 1 jeté.
 5 endroit.
 1 jeté.
 3 mailles ensemble.
 Revenir au signe.
 Finir par
 1 jeté.
 1 rétréci.

| | | |
|---|--|--|
| 38 ^e tour à l'envers. | 3 mailles ensemble. 1 jeté. 1 rétréci. 1 jeté. 1 endroit. 1 jeté. 1 rétréci surjeté. 1 jeté. 3 mailles ensemble. 1 jeté. 5 endroit. Revenir au signe. Finir par 1 jeté. 3 endroit. | 1 endroit. 1 jeté. 1 rétréci surjeté. } 3 fois. 1 jeté. 3 mailles ensemble. Revenir au signe. Finir par 1 jeté. 1 rétréci. |
| 39 ^e tour. | 44 ^e tour à l'envers. | 48 ^e tour à l'envers. |
| 1 endroit. † 1 jeté. 2 endroit. 3 mailles ensemble. 2 endroit. 1 jeté. 1 endroit. 1 jeté. 2 endroit. 3 mailles ensemble. 2 endroit. 1 jeté. 1 endroit. Revenir au signe. Finir par 1 jeté. 1 endroit. | 45 ^e tour | 49 ^e tour. |
| 40 ^e tour à l'envers. | 1 endroit. 1 rétréci. † 1 jeté. } 2 fois. 1 rétréci. } 1 jeté. 3 endroit. 1 jeté. 1 rétréci surjeté. } 2 fois. 1 jeté. 1 endroit. 3 mailles ensemble. 1 endroit. Revenir au signe. Finir par 1 jeté. 1 rétréci. 1 endroit. | 50 ^e tour à l'envers. |
| 41 ^e tour. | 46 ^e tour à l'envers. | 51 ^e tour. |
| 2 endroit. † 1 jeté. 1 endroit. 3 mailles ensemble. 1 endroit. 1 jeté. 3 endroit. 1 jeté. 1 endroit. 3 mailles ensemble. 1 endroit. 1 jeté. 2 endroit. | 47 ^e tour. | † 1 rétréci. † 1 jeté. } 3 fois. 1 rétréci. } 1 jeté. 1 endroit. 1 jeté. 1 rétréci surjeté. } 3 fois. 1 jeté. 3 mailles ensemble. Revenir au signe. Finir par 1 jeté. 1 rétréci. |
| 42 ^e tour à l'envers. | | 52 ^e tour à l'envers. |
| 43 ^e tour. | † 1 rétréci. 1 jeté. } 3 fois. 1 rétréci. } 1 jeté. | Puis recommencer par le 1 ^{er} tour. |

Explication de la 1^{re} feuille de broderie et de patrons.

- Voilette ; application d'angleterre. Ce dessin peut aussi servir pour volants. Il exige du jour.
- Fond pour broderie au crochet.
- Col au plumetis. Ce dessin est très-étroit parce qu'il ne doit tenir la place que d'un entre-deux, et être garni de la bande n° 4. Si on veut y ajouter un plastron, il suffit de broder un entre-deux du dessin n° 3, et de coudre, en les espaçant, ces entre-deux en cœur sur le devant de la poitrine.
- Garniture au plumetis pour le n° 3. Cette garniture peut aussi servir pour robe, mantelet, etc.
- Ecusson, broderie anglaise avec le chiffre E. D. Les œillets sont bourrés et festonnés.
- Azélie. Feston.
- Closinte. Plumetis, gothique.
9. Claire, Camille. Plumetis, anglaise.
- 10, 11. Clarisse, Alphonsine. Plumetis, gothique.
12. Aricie. Plumetis, anglaise.





MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2. Aguavellissias similes par M. H. E. Delacroix et Lemercier.
 5. Albums de musique, 14 gravures de modes - 6 planches de tapisseries colorées, - 1000 de plus de broderies - patrons de grandeur naturelle - petits patrons - ouvrages à l'aiguille - fillet - tricot - crochet - ouvrages nouveaux - robes illustrées.

Bureaux du Journal 51, rue Laffitte.

PARIS.

Ayuntamiento de Madrid

- 13, 14. *Clémentine, Charlotte*. Plumetis, petite gothique.
15. *Elise*. Plumetis, genre fleuri.
16. *J. A. P.* Grandes initiales, Plumetis; les feuilles peuvent aussi se faire en broderie anglaise.
17. *M. M.* Plumetis.
18. *N. P.* Grandes initiales, plumetis et point d'arme.
- 19, 20. *A. T. H. P.* Initiales, plumetis.
21. *S. L.* Plumetis.
22. *L. C.* Plumetis cordonné.
23. *A. M.* Broderie anglaise cordonnée.
24. *M. H.* Broderie anglaise festonnée.
25. *L. B.* Broderie anglaise cordonnée.
26. *E. M.* Broderie anglaise festonnée.
27. *J. L.* Broderie anglaise.
28. *Azoline*. Broderie anglaise festonnée. (Avec ce nom il est facile de faire *Aline*.)
29. *Alodie*. Plumetis.
30. Moitié du devant d'un corsage Watteau à trois pinces. Ce corsage se taille droit fil, etc.
31. Petit côté du dos.
32. Dos de la robe qui fait légèrement la pointe par le bas. Les lettres *A* et *B* du devant correspondent à l'*A* et au *B* du dos.
33. Manche de la robe; cette manche est large et ouverte, l'échancrure est indiquée par une ligne simple.
34. *E. C.* Plumetis.

Explication de la 2^e feuille de broderie.

1. Dessin, broderie anglaise pour taie d'oreiller.
2. Garniture assortie. Broderie anglaise. Cette bande peut aussi servir pour jupon, robe et pantalon d'enfant, etc.
3. Col, broderie anglaise. Cordonnet et feston.
4. Pélerine d'enfant, broderie anglaise. Tous les œillets sont bourrés et festonnés.
5. Garniture. Broderie anglaise.
6. Col à garniture, plumetis.
7. Garniture du col qui peut aussi servir pour les manches, plumetis.
8. Dessin au feston pour peignoir ou robe.
9. Dessin assorti pour le corsage et les manches.
10. Entre-deux, plumetis.
11. *J. D.* Plumetis.
12. *E. R.* Plumetis.
- 13, 14. *L. P., L. D.* Plumetis.
15. *Clorinde*. Plumetis.
16. *C. L.* Plumetis.
17. Dessin d'une guêtre d'enfant. Tricot. (Voir aux ouvrages.)
18. *J. H. C.*
19. Bourse longue au crochet. (Voir aux ouvrages.)
20. Dessin de la bourse avec ses glands.
21. Vide-poche au crochet avec perles de jais. (Voir aux ouvrages.)
22. Dessin d'un vide-poche monté.
23. Dessin pour crochet ou filet carré. Il peut servir pour voile de fauteuil ou pour coussin. Pour couvre-pieds ou pour édredon, on exécute séparément plusieurs carrés tels qu'ils se trouvent sur notre feuille, et on les réunit ensuite d'après la grandeur que l'on veut donner à l'ouvrage.

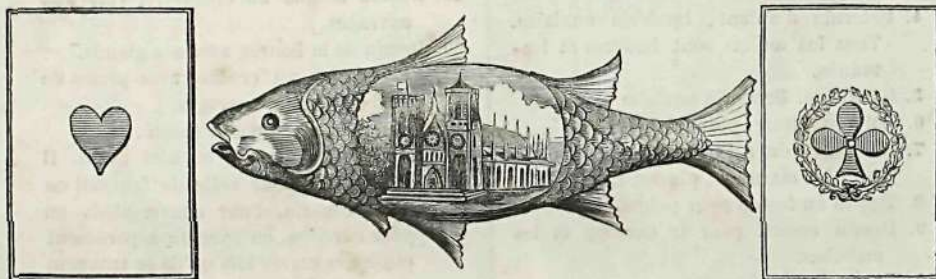
Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE MARIÉE. Robe de moire antique, corsage ouvert en cœur. Couronne toute en fleurs d'oranger. Voile de dentelle.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. Robe montante avec garniture en étoffe découpée ou festonnée, posée à plat. Sous-manche à poignets, et col de dentelle.

Explication du Rébus du mois de Février.

La nature conserve ses droits.

RÉBUS.

Joséphine DESREZ, directrice.

Caroline GENEVAY, rédacteur en chef.

Imprimerie de HENNUYER et C^e, rue Lemer cier, 24. Batignolles.